

(Suite) "La première Biennale de Paris : jeunesse des maîtres et section française".

l'époque d'avant-garde. Parallèlement, une telle exposition nous permet de découvrir dans ces toiles de maîtres, sinon toujours la griffe définitive d'un artiste, tout au moins l'indication d'une personnalité déjà évoluée et de dons franchement exprimés.

Mme Lasfargues-Caubisens, sous la direction de Jean Cassou, a réuni une trentaine de tableaux des principaux créateurs de l'art moderne divisés en trois générations distinctes : celle de 1900, de 1914 et de 1930, allant en somme de Bonnard à Gro-maire.

Or, la première constatation qui s'impose est celle de voir ici le fauvisme et le cubisme déjà sortis de l'ombre. Marquet, Dufy, Matisse sont représentés par des œuvres où vibre la couleur pure. L'un a 31 ans, l'autre 29, le troisième 27. La grande cage du Salon d'automne n'est pas loin, et déjà l'impressionnisme est renversé par cette entrée rugissante des jeunes fauves. Le fameux pot de peinture est déjà jeté à la face du public. Regardez de même ce Juan Gris peint à 31 ans, ce Léger exécuté à 32 ans, ce paysage de l'Estaque réalisé en 1908 par Braque, ou cette nature morte de La Fresnaye peinte en 1912 à 27 ans. Tout le cubisme est là, et

à une transposition rêvée de l'« Entretien du comte d'Orgaz ». A 29 ans Utrillo est Utrillo. A 25 ans Soutine est Soutine. En 1918, Modigliani crée ses dernières chefs-d'œuvre, car il ne lui reste plus que deux ans à vivre. Il a 34 ans. En revanche Klee dissimule encore sa fantaisie intérieure. Mais Villon, qui s'est révélé plus tard, montre pourtant déjà une fraîcheur de palette et un sens du mouvement que l'on retrouvera dans toute son œuvre, et qui sont perceptibles à travers les influences auxquelles il est encore soumis à cette époque.

L'exposition de la jeunesse des maîtres est située à la Biennale au premier étage du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. En vérité, il faut conseiller aux visiteurs de commencer par voir cette salle, car elle leur suggérera maints enseignements qui leur seront fort utiles pour regarder le reste de l'exposition.

La section française

Arrêtons-nous maintenant dans la section française, composée de la façon la plus libérale, puisque le jugement de la critique, des jeunes artistes et du comité de la Biennale s'y confrontent en parts à peu près égales. Abstrac-

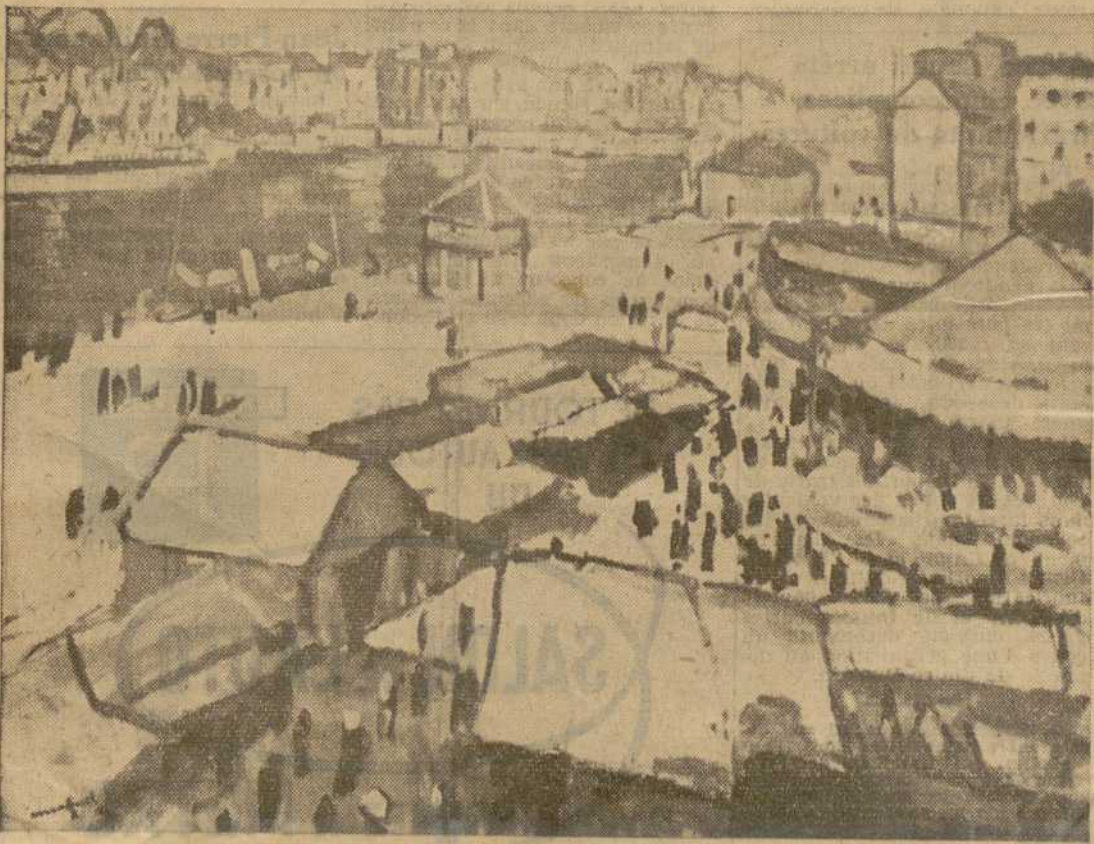
beaucoup moins gênant que trois femmes nues insipides.

Cela dit, la section française de la Biennale s'impose nettement dans l'ensemble de l'exposition par ses qualités et aussi par son manque de parti pris. Elle se compose d'artistes que nous connaissons déjà pour la plupart, et aussi de quelques nouveaux venus, parmi lesquels nous relevons, çà et là, des dons, certaines qualités, des « petits quelque chose ». Mais aucune toile de choc.

Parmi les peintres d'une certaine notoriété, Maryan propose une composition dans laquelle il semble découvrir la couleur. Bonnard reste un paysagiste plein de poésie et de finesse, Iscan est fidèle à sa féerie habituelle, Ubéda à sa richesse.

La grande déception, c'est l'école de Rosny, qui s'est contentée de juxtaposer des toiles, toutes à peu près semblables d'ailleurs. La grande victoire, en revanche, c'est Rebeyrolle qui a su se rendre maître d'une surface de dix-huit mètres de long où s'épanouissent, en dépit d'un certain désossement de la forme, ses dons exceptionnels de coloriste et tout simplement de peintre, qui lui permettront toujours de se jouer des pires difficultés.

Jean-Albert Cartier.



Cette « Fête foraine au Havre » a été peinte par Metzinger en 1906. Il avait 31 ans.